

Tucholsky Wagner Zola Scott  
Turgenev Wallace Fonatne Sydon Freud Schlegel  
Twain Walther von der Vogelweide Fouqué Friedrich II. von Preußen  
Weber Freiligrath Frey  
Fechner Fichte Weiße Rose von Fallersleben Kant Ernst Richthofen Frommel  
Engels Fielding Hölderlin Eichendorff Tacitus Dumas  
Fehrs Faber Flaubert Eliasberg Eliot Zweig Ebner Eschenbach  
Feuerbach Maximilian I. von Habsburg Fock Ewald Vergil  
Goethe Elisabeth von Österreich London  
Mendelssohn Balzac Shakespeare Lichtenberg Rathenau Dostojewski Ganghofer  
Trackl Stevenson Lenz Hambroch Doyle Gjellerup  
Mommssen Thoma Tolstoi Hanrieder Droste-Hülshoff  
Dach Thoma Verne Hägele Hauptmann Humboldt  
Karrillon Reuter Rousseau Hagen Hauff Baudelaire Gautier  
Garschin Defoe Hebbel Hegel Kussmaul Herder  
Damaschke Descartes Schopenhauer George  
Wolfram von Eschenbach Darwin Dickens Grimm Jerome Rilke Bebel Proust  
Bronner Campe Horváth Aristoteles Voltaire Federer Herodot  
Bismarck Vigny Gengenbach Barlach Heine Grillparzer Georgy  
Storm Casanova Lessing Langbein Gilm Gryphius  
Chamberlain Tersteegen Gilm Grillparzer Georgy  
Brentano Claudius Schiller Lafontaine Kralik Iffland Sokrates  
Strachwitz Bellamy Schilling Raabe Gibbon Tschchow  
Katharina II. von Rußland Gerstäcker Raabe Gibbon Tschchow  
Löns Hesse Hoffmann Gogol Wilde Gleim Vulpius  
Luther Heym Hofmannsthal Klee Hölty Morgenstern Goedicke  
Roth Heyse Klopstock Puschkin Homer Kleist Mörike Musil  
Luxemburg La Roche Horaz Kraus  
Machiavelli Kierkegaard Kraft Kraus  
Navarra Aurel Musset Lamprecht Kind Kirchhoff Hugo Moltke  
Nestroy Marie de France  
Nietzsche Nansen Laotse Ipsen Liebknecht Ringelnatz  
Marx Lassalle Gorki Klett Leibniz  
von Ossietzky May vom Stein Lawrence Irving  
Petalozzi Platon Pückler Michelangelo Knigge Kock Kafka  
Sachs Poe Liebermann Kock Korolenko  
de Sade Praetorius Mistral Zetkin



---

La maison d'édition tredition, basée à Hambourg, a publié dans la série **TREDITION CLASSICS** des ouvrages anciens de plus de deux millénaires. Ils étaient pour la plupart épuisés ou uniquement disponible chez les bouquinistes.

La série est destinée à préserver la littérature et à promouvoir la culture. Elle contribue ainsi au fait que plusieurs milliers d'œuvres ne tombent plus dans l'oubli.

La figure symbolique de la série **TREDITION CLASSICS**, est Johannes Gutenberg (1400 - 1468), imprimeur et inventeur de caractères métalliques mobiles et de la presse d'impression.

Avec sa série **TREDITION CLASSICS**, tredition à comme but de mettre à disposition des milliers de classiques de la littérature mondiale dans différentes langues et de les diffuser dans le monde entier. Toutes les œuvres de cette série sont chacune disponibles en format de poche et en édition relié. Pour plus d'informations sur cette série unique de livres et sur l'éditeur tredition, visitez notre site: [www.tredition.com](http://www.tredition.com)



tredition a été créé en 2006 par Sandra Latusseck et Soenke Schulz. Basé à Hambourg, en Allemagne, tredition offre des solutions d'édition aux auteurs ainsi qu'aux maisons d'édition, en combinant à la fois édition et distribution du contenu du livre en imprimé et numérique et ce dans le monde entier. tredition est idéalement positionnée pour permettre aux auteurs et maisons d'édition de créer des livres dans leurs propres domaines et sujets sans prendre de risques de fabrication conventionnelles.

Pour plus d'informations nous vous invitons à visiter notre site: [www.tredition.com](http://www.tredition.com)

# **Jim l'indien**

Gustave Aimard

## Mentions légales

Cette œuvre fait partie de la série TREDITION CLASSICS.

Auteur: Gustave Aimard

Conception de couverture: toepferschumann, Berlin (Allemagne)

Editeur: tredition GmbH, Hambourg (Allemagne)

ISBN: 978-3-8491-2735-0

[www.tredition.com](http://www.tredition.com)

[www.tredition.de](http://www.tredition.de)

Toutes les œuvres sont du domaine public en fonction du meilleur de nos connaissances et sont donc plus soumis au droit d'auteur.

L'objectif de TREDITIONS CLASSICS est de mettre à nouveau à disposition des milliers d'œuvres de classiques français, allemands et d'autres langues disponible dans un format livre. Les œuvres ont été scannés et digitalisés. Malgré tous les soins apportés, des erreurs ne peuvent pas être complètement exclues. Nos partenaires et nous même, tredition, essayons d'aboutir aux meilleurs résultats. Toutefois, si des fautes subsistent, nous vous prions de nous en excuser. L'orthographe de l'œuvre originale a été reprise sans modification. Il se peut que ce dernier diffère de l'orthographe utilisée aujourd'hui.

**Gustave Aimard – Jules Berlioz d'Auriac**

**JIM LINDIEN (1867)**



## **Table des matières**

**CHAPITRE PREMIER SUR LEAU. CHAPITRE II LÉGENDES DU  
FOYER CHAPITRE III UNE VISITE CHAPITRE IV CROQUIS,  
BOULEVERSEMENTS, AVENTURES. CHAPITRE V UN AMI  
PROPICE. CHAPITRE VI INDÉCISION. CHAPITRE VII  
LOEUVRE INFERNALE. CHAPITRE VIII QUESTION DE VIE  
OU DE MORT. CHAPITRE IX JIM LINDIEN EN MISSION.  
CHAPITRE X UNE NUIT DANS LES BOIS. CHAPITRE XI PÉRI-  
PÉTIES. CHAPITRE XII AMIS ET ENNEMIS. ÉPILOGUE**



## CHAPITRE PREMIER SUR LEAU.

Par une brûlante journée du mois daoût 1862 un petit steamer sillonnait paisiblement les eaux brunes du Minnesota. On pouvait voir entassés pêle-mêle sur le pont, hommes, femmes, enfants, caisses, malles, paquets, et les mille inutilités indispensables à lémigrant, au voyageur.

Les bordages du paquebot étaient couronnés dune galerie mouvante de têtes agitées, qui toutes se penchaient curieusement pour mieux voir la contrée nouvelle quon allait traverser.

Dans cette foule aventureuse il y avait les types les plus variées: le spéculateur froid et calculateur dont les yeux brillaient dadmiration lorsquils rencontraient la grasse prairie au riche aspect, et les splendides forêts bordant le fleuve; le Français vif et animé; lAnglais au visage solennel; le pensif et flegmatique Allemand; lécossais à la mine résolue, aux vêtements bariolés de jaune; lAfricain à peau débène. — Une marchandise de contrebande, comme on dit maintenant. — Tous les éléments dun monde miniature sagitaient dans létroit navire, et avec eux, passions, projets, haines, amours, vice, vertus.

Sur lavant se tenaient deux individus paraissant tout particulièrement sensibles aux beautés du glorieux paysage déployé sous leurs yeux.

Le premier était un jeune homme de haute taille dont les regards exprimaient une incommensurable confiance en lui-même. Un large Panama ombrageait coquettement sa tête; un foulard blanc, suspendu avec une savante négligence derrière le chapeau pour abriter le cou contre les ardeurs du soleil, ondulait moelleusement au gré du zéphyr; une orgueilleuse chaîne dor chargée de breloques sétaitalait, fulgurante, sur son gilet; ses mains, gantées finement, étaient plongées dans les poches dun léger et adorable paletot en coutil blanc comme la neige.

Il portait sous le bras droit un assez gros portefeuille rempli desquisses artistiques et Croquis exécutés daprès nature, au vol de la vapeur.

Ce beau jeune homme, si aristocratique, se nommait M. Adolphus Halleck, dessinateur paysagiste, qui remontait le Minnesota dans le but d'enrichir sa collection de vues pittoresques.

Les glorieux travaux de Bierstadt sur les paysages et les moeurs des Montagnes Rocheuses avait rempli d'émulation le jeune peintre; il brillait du désir de visiter, d'observer avec soin les hautes terres de l'Ouest, et de recueillir une ample moisson d'études sur les nobles montagnes, les plaines majestueuses, les lacs, les cataractes, les fleuves, les chasses, les tribus sauvages de ces territoires fantastiques.

Il était beau garçon; son visage un peu pâle, coloré sur les joues, d'un ovale distingué annonçait une complexion délicate mais aristocratique, on n'aurait pu le considérer comme un gandin, cependant il affichait de grandes prétentions à l'élégance, et possédait au grand complet les qualités sterling d'un gentleman.

La jeune lady qui était proche de sir Halleck était une charmante créature, aux yeux animés, aux traits réguliers et gracieux, mais pétillant d'une expression malicieuse. Évidemment, c'était un de ces esprits actifs, piquants, dont la saveur bizarre et originale les destine à servir d'épices dans l'immense ragoût de la société.

Miss Maria Allondale était cousine de sir Adolphus Halleck.

— Oui, Maria, disait ce dernier, en regardant par dessus la tête de la jeune fille, les rivages fuyant à toute vapeur; oui, lorsque je reviendrai à la fin de l'automne, j'aurai collectionné assez de croquis et d'études pour m'occuper ensuite pendant une demi-douzaine d'années.

— Je suppose que les paysages environnants vous paraissent indignes des efforts de votre pinceau, répliqua la jeune fille en clignant les yeux.

— Je ne dis pas précisément cela... tenez, voici un effet de rivage assez correct; j'en ai vu de semblables à l'Académie. Si seulement il y avait un groupe convenable d'Indiens pour garnir le second plan, ça ferait un tableau, oui.

— Vous avez donc conservé vos vieilles amours pour les sauvages?

– Parfaitement. Ils ont toujours fait mon admiration, depuis le premier jour où, dans mon enfance, j'ai dévoré les intéressantes légendes de Bas-de-Cuir, j'ai toujours eu soif de les voir face à face, dans leur solitude native, au milieu de calmes montagnes où la nature est sereine, dans leur pureté de race primitive, exempte du contact des Blancs!

– Oh ciel! quel enthousiasme! vous ne manquerez pas d'occasions, soyez-en sûr; vous pourrez rassasier votre «soif» d'hommes rouges! seulement, permettez-moi de vous dire que ces poétiques visions sévanouront plus promptement que lécume de ces eaux bouillonnantes.

L'artiste secoua la tête avec un sourire:

– Ce sont des sentiments trop profondément enracinés pour disparaître aussi soudainement. Je vous accorde que, parmi ces gens-là, il peut y avoir des gredins et des vagabonds; mais nen trouve-t-on pas chez les peuples civilisés? Je maintiens et je maintiendrai que, comme race, les Indiens ont l'âme haute, noble, chevaleresque; ils nous sont même supérieurs à ce point de vue.

– Et moi, je maintiens et je maintiendrai qu'ils sont perfides, traîtres, féroces!... c'est une repoussante population, qui m'inspire plus d'antipathie que des tigres, des bêtes fauves, que sais-je! vos sauvages du Minnesota ne valent pas mieux que les autres!

Halleck regarda pendant quelques instants avec un sourire malicieux, sa charmante interlocutrice qui s'était extraordinairement animée en finissant.

– Très bien! Maria, vous connaissez mieux que moi les Indigènes du Minnesota. Par exemple, j'ose dire que la source où vous avez puisé vos renseignements laisse quelque chose à désirer sur le chapitre des informations; vous n'avez entendu que les gens des frontières, les *Borders*, qui eux aussi, sont sujets à caution. Si vous vouliez pénétrer dans les bois, de quelques centaines de milles, vous changeriez bien d'avis.

– Ah vraiment! moi, changer d'avis! faire quelques centaines de milles dans les bois! n'y comptez pas, mon beau cousin! Une seule chose métonne, c'est qu'il y ait des hommes blancs, assez fous pour se condamner à vivre en de tels pays. Oh! je devine ce qui vous fait

rire, continua la jeune fille en souriant malgré elle; vous vous moquez de ce que j'ai fait, tout l'été, précisément ce que je condamne. Eh bien! je vous promets, lorsque je serai revenue chez nous à Cincinnati, cet automne, que vous ne me reverrez plus traverser le Mississippi. Je ne serais point sur cette route, si je n'avais promis à loncle John de lui rendre une visite; il est si bon que j'aurais été désolée de le chagriner par un refus.

«Loncle John Brainerd» n'était pas, en réalité, parent aux deux jeunes gens. C'était un ami d'enfance du père de Maria Allondale; et toute la famille le désignait sous le nom de loncle.

Après s'être retiré dans la région de Minnesota en 1856, il avait exigé la promesse formelle, que tous les membres de la maison d'Allondale viendraient le voir ensemble ou séparément, lorsque son *settlement* serait bien établi.

Effectivement, le père, la mère, tous les enfants mariés ou non, avaient accompli ce gai pèlerinage: seule Maria, la plus jeune, ne s'était point rendue encore auprès de lui. Or, en juin 1862, M. Allondale l'avait amenée à Saint-Paul, l'avait embarquée, et avait avisé loncle John de l'envoi du gracieux colis; ce dernier l'attendait, et se proposait de garder sa gentille nièce tout le reste de l'été.

Tout s'était passé comme on l'avait convenu; la jeune fille avait heureusement fait le voyage, et avait été reçue à bras ouverts. La saison s'était écoulée pour elle le plus gracieusement du monde; et, parmi ses occupations habituelles, une correspondance régulière avec son cousin Adolphe n'avait pas été la moins agréable.

En effet, elle s'était accoutumée à l'idée de le voir un jour son mari, et d'ailleurs, une amitié d'enfance les unissait tous deux. Leurs parents étaient dans le même négoce; les positions des deux familles étaient également belles; relations, éducation, fortune, tout concourait à faire présager leur union future, comme heureuse et bien assortie.

Adolphe Halleck avait pris ses grades à Yale, car il avait été primitivement destiné à l'étude des lois. Mais, en quittant les bancs, il se sentit entraîné par un goût passionné pour les beaux-arts, en même temps qu'il éprouvait un profond dégoût pour les grimoires judiciaires.

Pendant son séjour au collège, sa grande occupation avait été de faire des charges, des pochades, des caricatures si drolatiques que leur envoi dans sa famille avait obtenu un succès de rire inextinguible; naturellement son père devint fier d'un tel fils; l'orgueil paternel se communiqua au jeune homme; il fut proposé par lui, et décrété par toute la parenté qu'il serait artiste; on ne lui demanda qu'une chose: de devenir un grand homme.

Lorsque la guerre abolitionniste éclata, le jeune Halleck bondit de joie, et, à force de diplomatie, parvint à entrer comme dessinateur expéditionnaire dans la collaboration d'une importante feuille illustrée. Mais le sort ne le servit pas précisément comme il l'aurait voulu; au premier engagement, lui, ses crayons et ses pinceaux furent faits prisonniers. Heureusement, il se rencontra, dans les rangs ennemis, avec un officier qui avait été son camarade de classe, à Yale. Halleck fut mis en liberté, et revint au logis, bien résolu à chercher désormais la gloire partout ailleurs que sous les drapeaux.

Les pompeuses descriptions des glorieux paysages du Minnesota que lui faisait constamment sa cousine, finirent par décider le jeune artiste à faire une excursion dans l'Ouest. — Mais il fit tant de stations et chemina à si petites journées, qu'il mit deux mois à gagner Saint-Paul.

Cependant, comme tout finit, même les flâneries de voyage, Halleck arriva au moment où sa cousine quittait cette ville, après y avoir passé quelques jours et il ne trouva rien de mieux que de s'embarquer avec elle dans le bateau par lequel elle effectuait son retour chez l'oncle John.

Telles étaient les circonstances dans lesquelles nos jeunes gens étaient réunis, au moment où nous les avons présentés au lecteur.

— D'après vos lettres, l'oncle John jouit d'une santé merveilleuse? reprit l'artiste, après une courte pause.

— Oui, il est étonnant. Vous savez les craintes que nous concevions à son égard, lorsque après ses désastres financiers, il forma le projet d'émigrer, il y a quelques années? Mon père lui offrit des fonds pour reprendre les affaires; mais l'oncle persista dans ses idées de départ, disant qu'il était trop âgé pour recommencer cette vie là, et assez jeune pour devenir un «homme des frontières.» Il a pour-

tant cinquante ans passés, et sur sept enfants, il en a cinq de mariés; deux seulement sont encore à la maison, Will et Maggie.

– Attendez un peu..., il y a quelque temps que je n'ai vu Maggie, ça commence à faire une grande fille. Et Will aussi... il y a deux ans c'était presque un homme.

– Maggie est dans ses dix-huit ans; son frère à quatre ans de plus quelle.

Sans y songer, Adolphe regarda Maria pendant quelle parlait; il fut tout surpris de voir quelle baissa les yeux et qu'une rougeur soudaine envahit ses joues. Ces symptômes dembaras ne durèrent que quelques secondes; mais Halleck les avait surpris au passage; cela lui avait mis en tête une idée qu'il voulut éclaircir.

– Il y a un piano chez l'oncle John, je suppose? demanda-t-il.

– Oh oui! Maggie n'aurait pu s'en passer. C'est un vrai bonheur pour elle.

– Naturellement... Ces deux enfants-là n'ont pas à se plaindre; ils ont une belle existence en perspective. Will a-t-il l'intention de rester-là, et de suivre les traces de son père?

– Je ne le sais pas.

– Il me semble qu'il a dû vous en parler.

Tout en parlant, il regarda Maria en face et la vit rougir, puis baisser les yeux. L'artiste en savait assez; il releva les yeux sur le paysage, d'un air rêveur, et continua la conversation.

– Oui, le petit Brainerd est un beau garçon; mais, à mon avis, il ne sera jamais un artiste. A-t-il fini son temps de collège?

– Dans deux ans seulement.

– Quel beau soldat cela ferait! notre armée a besoin de pareils hommes.

– Will a fait ses preuves. Il a passé bien près de la mort à la bataille de Bullrun. La blessure qu'il a reçue en cette occasion est à peine guérie.

– Diable! c'était sérieux! quel était son commandant; Stonewal, Jackson, ou Beauregard?

– Adolphe Halleck!!

L'artiste baissa la tête en riant, pour esquiver un coup de parasol que lui adressait sa cousine furieuse.

– Tenez, Maria, voici ma canne, vous pourriez casser votre ombrelle.

– Pourquoi mavez-vous fait cette question?

– Pour rien, je vous rassure...

La jeune fille essaya de le regarder bravement, sans rire et sans rougir; mais cette tentative était au-dessus de ses forces, elle baissa la tête d'un air mutin.

– Allons! ne vous effarouchez pas, chère! dit enfin le jeune homme avec un calme sourire. Ce petit garçon est tout à fait honorable, et je serais certainement la dernière personne qui voudrait en médire. Mais revenons à notre vieux thème, les sauvages. En verrai-je quelque peu, pendant mon séjour chez l'oncle John?

– Cela dépend des quantités qu'il vous en faut pour vous satisfaire. Un seul, pour moi, c'est beaucoup trop. Ils rôdent sans cesse dans les environs; vous ne pourrez faire une promenade sans les rencontrer.

– Alors, je pourrai en peindre deux ou trois?

– Sur ce point, voici un renseignement précis. Prenez un des plus horribles vagabonds des rues de New York; passez-lui sur le visage une teinte de bistre cuivré; mettez-lui des cheveux blonds retroussés en plumet et liés par un cordon graisseux; affublez-le d'une couverture en guenilles; vous aurez un Indien Minnesota pur sang.

– Et les femmes, en est-il de même?

– Les femmes!... des squaws, voulez-vous dire! Leur portrait est exactement le même.

— Cependant nous sommes dans «la région des Dacotahs, le pays des Beauté», dont parle le poète Longfellow dans son ouvrage intitulé Hiawatha.

— Il est bien possible que ce soit le pays auquel vous faites allusion. Dans tous les cas, c'est pitoyable qu'il ne l'ait pas visité avant de décrire son poème, — Néanmoins, poursuit la jeune fille, pour être juste, je dois apporter une restriction à ce que je viens de vous dire; les Indiens convertis au christianisme sont tout à fait différents, ils ont laissé de côté, leurs allures et vêtements sauvages, pour adopter ceux de la civilisation; ils sont devenus des créatures passables. J'en ai vu plusieurs, et, le contraste frappant qu'ils offrent en regard de leurs frères barbares, m'a porté à en dire du bien. Je pourrais vous en nommer: Chaskie, Paul, par exemple, qui seraient dignes de servir de modèles à beaucoup d'hommes blancs.

— Ainsi, vous admettez qu'il se trouve parmi eux des êtres humains?

— Très certainement. Il y en a un surtout qui vient parfois rendre visite à l'oncle John. Il est connu sous le nom de Jim Chrétien; je peux dire que c'est un noble garçon. Je ne craindrais point de lui confier ma vie en toute circonstance,

— Mais enfin, Maria, parlant sérieusement, ne pensez-vous pas que ces mêmes hommes rouges dont vous faites si peu de cas, ne sont devenus pervers que par la fatale et détestable influence des Blancs. Ces trafiquants!... Ces agents!...

— Je ne puis vous le refuser. Il est tout-à-fait impossible aux missionnaires de lutter contre les machinations de ces vils intrigants. Pauvres, bons missionnaires! voilà des hommes dévoués! Je vous citerai le docteur Williamson qui a fourni une longue et noble carrière, au milieu de ces peuplades farouches, se heurtant sans cesse à la mort, à des périls pires que la mort! tout cela pour leur ouvrir la voie qui mène au ciel! Et le Père Riggs, qui, depuis trente-cinq ans, erre autour du Lac qui parle, ou Jyedan, comme les Indiens l'appellent. C'est un second apôtre saint Paul; dans les bois, dans les eaux, dans le feu, en mille occasions sa vie a été en péril; un jour sa misérable hutte brûla sur sa tête; il ne pût s'échapper qu'à travers une pluie de charbons ardents. Eh bien! il bénissait le ciel d'avoir la vie sauve, pour la consacrer encore au salut de ses chères ouailles

– Je suppose que ces pauvres missionnaires sont relevés et secourus de temps en temps, dans ces postes périlleux?

– Pas ceux-là, du moins! Ils se croiraient indignes de lapostolat s'ils faiblissaient un seul instant; cette lutte admirable, ils la continueront jusqu'à la mort. Pour savoir ce que c'est que le sublime du dévouement, il faut avoir vu de près le missionnaire Indien!

– Ah! voici un changement de décor, à vue, dans le paysage; regardez-moi ça! s'écrie le jeune artiste en ouvrant son album et taillant ses crayons; je vais croquer ce site enchanté.

– Vous n'aurez pas le temps, mon cousin. Regardez par-dessus la rive, à environ un quart de mille; voyez-vous une voiture qui est proche d'un bouquet de sycomores; elle est attelée d'un cheval; un jeune homme se tient debout à côté.

Adolphe implanta gravement son lorgnon dans l'oeil droit, et inspecta les bords du fleuve pendant assez longtemps avant de répondre.

– J'ai quelque idée d'avoir aperçu ce dont vous me parlez. Quel est le propriétaire, est-ce l'oncle John?... dit-il enfin.

– Oui; et je pense que c'est Will qui m'attend. Un petit temps de galop à travers la prairie, et nous serons arrivés au terme de notre voyage.

## **CHAPITRE II LÉGENDES DU FOYER.**

Après avoir fait des tours et des détours sans nombre, le petit steamer vira de bord se rangea sur le rivage, mouilla son ancre, raidit une amarre, jeta son petit pont volant, et nos deux jeunes passagers débarquèrent.

– Ah! Will! c'est toi?... Comment ça va, vieux gamin?...

Cette exclamation d'Halleck s'adressait à un robuste et beau garçon, bronzé par le soleil et le hâle du désert, mais qui demeura tout interdit, ne reconnaissant pas son interlocuteur.

– Mais, Will! vous ne voyez donc pas notre cousin Adolphe? demanda Maria en riant.

— Ha! ha! le soleil me donnait donc dans l'oeil de ce côté-là! répondit sur le champ le jeune *settler*; ça va bien, Halleck?... je suis ravi de vous voir! vous êtes le bienvenu chez nous, croyez-le.

— Je vous crois, mon ami, répondit Halleck en échangeant une cordiale poignée de main; sans cela, je ne serais point venu. Ah! mais! ah mais! vous avez changé, Will! Peste! vous voilà un homme! je vous ai tenu au bout de mon lorgnon pendant dix minutes, et, jamais je n'aurais soupçonné votre identité, neut été Maria qui na su me parler que de vous.

— Est-il impertinent! mais vous êtes un monstre! Vingt fois j'ai eu mon ombrelle levée sur votre tête pour vous corriger, mais je vais vous punir une bonne fois!

— Prenez ma cane, cousine, ce sera mieux que votre parasol.

Chacun se mit à rire, on emballa valise, portefeuille, album et boîtes de peinture dans le caisson; puis on songea au départ.

— Crois-moi, Will, prend place à côté de moi, laissons-la conduire si elle y consent; cet exercice lui occupera les deux mains, de cette façon j'aurai peut-être quelque chance de pouvoir causer en paix avec toi. Y connaît-elle quelque chose, aux rênes?

— Je vais vous démontrer ma science! s'écria malicieusement la jeune fille, pendant que Will Brainerd s'asseyait derrière elle, à côté d'Adolphe.

— Je vous ai en grande estime sur tous les points, commença ce dernier, mais vous êtes peut-être présomptueuse au-delà... — Ah! mon Dieu!

L'artiste ne put continuer, il venait de tomber en arrière dans la voiture, renversé par le brusque départ de l'ardent trotteur auquel la belle écuyère venait de rendre la main. Après avoir télégraphié quelques instants des pieds et des mains, Halleck se releva, non sans peine, en se frottant la tête; son calme imperturbable ne lavait point abandonné, il se réinstalla sur la banquette fort adroitement et soutint sans sourciller le feu de la conversation.

Cependant ses tribulations n'étaient pas finies; miss Maria avait lancé le cheval à fond de train, et lui faisait exécuter une vraie course au clocher par-dessus pierres, troncs d'arbres, ruisseaux et

ravins; tellement que pour n'être pas lancé dans les airs comme une balle, Adolphe se vit obligé de se cramponner à deux mains aux courroies du siège: en même temps la voiture faisait, en roulant, un tel fracas, que pour causer il fallait littéralement se livrer à des vociférations.

Au bout d'un mille, à peine, l'albion sauta hors du caisson, ses feuilles séparpillèrent à droite et à gauche, dans un désordre parfait. On mit bien un grand quart d'heure pour ramasser les croquis indisciplinés et les paysages voltigeants; puis, lorsqu'ils furent dûment emballés, on recommença la même course folle.

Cependant la nuit arrivait, on avait déjà laissée bien des milles en arrière; le terme du voyage n'apparaissait pas.

— Peut-on espérer atteindre aujourd'hui le logis de l'oncle John? demanda Halleck entre deux cahots qui avaient failli lui faire rendre l'âme.

— Mais oui! nous ne sommes plus qu'à un mille ou deux de la maison. Regardez là-bas, à gauche; voyez-vous cette lumière à travers les feuillages?

— Ah! ah! Très bien; japerçois.

— C'est la case; nous y serons dans quelques instants.

— Si vous le permettez, je prendrai les rênes? j'ai peur, mais réellement peur qu'il lui arrive quelque accident.

— J'ai pris sur moi la responsabilité de l'attelage, et je ne m'en considérerai comme déchargée que lorsque je l'aurai amené jusqu'à la porte.

— Eh bien! Maria, souffrez que je vous donne un conseil d'ami pendant le trajet qui nous reste à faire d'ici à la maison. Méfiez-vous de votre science en sport; l'été dernier, je promenais une dame à Central Park, elle a eu la même lubie que vous; celle de prendre les rênes et de conduire à fond de train... vlan! elle jette la roue sur une borne! et patatras! voilà le tilbury en l'air; il est retombé en dix morceaux, nous deux compris... Coût, vingt dollars!... Le cheval abattu, couronné, hors de service... Coût, trente dollars!... Total, cinquante: c'était un peu cher pour une fantaisie féminine!

Tout en parlant, riant, se moquant, nos trois voyageurs finirent par arriver.

L'hospitalière maison de l'oncle John, quoique dépendant actuellement du comté de Minnesota, avait été originairement construite dans l'Ohio.

Transportée ensuite vers l'Ouest, à la recherche d'un site convenable, elle avait un peu subi le sort du temple de Salomon, tout y avait été fait par pièces et par morceaux; à tel point que les accessoires en étaient devenus le principal. Finalement, d'additions en additions, les bâtiments étaient arrivés à représenter une masse imposante. Dans ce pêle-mêle de toits ronds, plats, pointus, de hangars, de murailles en troncs d'arbres, de cours, de ruelles, de galeries, de descenderies, on croyait voir un village; on y trouvait assurément le confortable, le luxe, l'opulence sauvage.

Lorsque la voiture s'arrêta, au bout de sa course bruyante, la lourde et large porte souvrit en grinçant sur ses gonds; un flot de lumière en sortit, dessinant en clair-obscur la silhouette d'un homme de grande taille, coiffé d'un chapeau bas et large, en manches de chemise, et dont la posture indiquait l'attente.

Dès que ses regards eurent pénétré dans les profondeurs du véhicule, et constaté que trois personnes l'occupaient, il fut fixé sur leur identité et se répandit en joyeuses exclamations.

— Whoa! Polly! Whoa! cria-t-il d'une voix de stentor; viens recevoir le wagon. Est-ce vous, Adolphe? poursuivit-il, en prenant le cheval par la bride.

— D'abord, affirmez-moi, cher oncle, que vous tenez solidement cet animal endiable; bon! Maintenant, je m'empresse de répondre; oui, c'est moi, qui me réjouis de vous rendre visite.

— Ah! toujours farceur! Ravi de te voir, mon garçon! Allons, saute en bas, et courons au salon. Là, donne la main; voilà ta valise; en avant, marche! Je vous suivrai tous lorsque Polly sera arrivé.

Les trois voyageurs furent prompts à obéir et en entrant dans le parloir, furent cordialement accueillis par leur excellente et digne tante, *mistress* Brainerd. Maggie quitta avec empressement le piano pour courir au-devant de son frère et de sa cousine; mais elle recula